

CURIEUSE ANECDOTE

C'était à la suite des guerres de Crimée. Le maréchal s'était rendu à Aix-les-Bains pour y soigner une blessure rebelle.

Il y avait là, justement, une jeune princesse française aussi charmante que spirituelle, de caractère aventureux, qui tournait les vers aussi bien qu'elle tirait au pistolet, exercice favori auquel elle se livrait presque tous les après-midi dans son parc réservé.

Or, dit le vicomte d'Albens, un jour, comme elle commençait à manœuvrer, un monsieur de modeste apparence, vêtu d'un paletot gris et d'un chapeau de feutre de même couleur, surgit tout à coup d'une allée.

—On ne passe pas ! s'écria la jeune femme.

Le promeneur n'obéit pas.

—Retirez-vous ! s'écria-t-elle une seconde fois, impatientée.

Nouvelle désobéissance de l'étranger, qui continuait sa route sans avoir l'air d'entendre ces injonctions.

—Une, deux, trois ! Retirez-vous ou je fais feu, répliqua la dame courroucée.

Le promeneur ne s'arrêta pas encore, bravant la menace.

—Alors, tant pis si je vous atteins.

Et toute rouge de colère, en proie à une vive agitation, la jeune femme pressa la détente, dans un mouvement d'impatience irréfléchi en présence de cette bravade qui frisait l'impertinence. Le coup partit, brusque, et, rasant la joue, la balle ne fit heureusement que déranger une mèche des cheveux de l'importun. Celui-ci, toujours calme, sans ralentir son pas ni l'accélérer, souleva son chapeau respectueusement, avec courtoisie, et s'écria, d'un ton malicieux :

—Un maréchal de France ne recule jamais — même devant la balle d'une jolie femme.

Et, du même pas égal, il passa et s'éloigna dans l'allée.

C'était le maréchal Canrobert, dont, d'ailleurs, la princesse devint l'amie à la suite de l'événement.

N'est-ce pas que pareil sang-froid est digne du soldat qui demandait ce que signifiait le mot *peur* ?

VICOMTE D'ALBENS.

Nous avons reçu jusqu'à présent trois copies corrigées de la circulaire de Valleyfield que nous avons publiée la semaine dernière. Nous en attendons plusieurs autres, et ce n'est que la semaine prochaine que nous publierons ces corrections.

SOUVENIRS D'UN MATELOT

L'ENTERREMENT DU PETIT RIOU

Un début dans les lettres qui fera sensation, celui du petit-fils de Victor Hugo. M. Georges Hugo donne à la *Nouvelle Revue des Souvenirs d'un matelot* qui révèlent un véritable écrivain. La vision est nette et colorée, le style d'une sobriété incomparable ; et dans ces récits circule cette haute et noble pitié qui est la marque des grands artistes. Nous citons l'enterrement du petit Riou.

Deux hommes arrivent, clouant bruyamment le couvercle du cercueil et l'emportent. Le prêtre, d'un geste, nous invite à le suivre. Dans un jardin plein d'orangers, de palmiers, de plantes un peu tristes et desséchées, les religieuses que nous rencontrons font le signe de la croix et les matelots convalescents se lèvent des bancs où ils sommeillent, retirent leurs bonnets de coton blanc et regardent passer le simple cortège, debout, dans leurs longues robes de drap gris.

En sortant du jardin des convalescents, nous montons un escalier monumental et puis, longtemps, longtemps, un étroit sentier au milieu de pins.

Voilà le cimetière, tout en haut de la colline, où, dans l'herbe rare, quelques croix de bois et de pierre sont plantées. Les porteurs s'arrêtent devant une fosse tout fraîchement creusée, et, dans le fonds, il y a déjà trois cercueils recouverts seulement d'une mince couche de terre rouge. Avec des cordes, on descend la bière de Riou ; des cailloux résonnent durement sur ses planches minces à mesure qu'elle disparaît. Cependant le prêtre dit une prière très courte et se retire après une génuflexion.

Alors Crenn regarde encore autour de lui. L'air effaré, il s'approche de moi, me tend le bouquet et me dit :

“Mets-le, toi.”

Où le mettre, en effet ? Pas de tombe ; un long trou avec quatre cercueils et la place pour un autre.

Nous sommes tout seuls maintenant. Le vent qui vient du large est plus violent encore sur cette hauteur et agite nos grands cols. A l'horizon, derrière les arbres, de petites voiles blanches courent sur la rade, passent entre les navires ; et les fumées de l'arsenal, les vieilles maisons de Toulon, toute cette vie lointaine, rendent le cimetière plus sinistre, la solitude plus pesante.

Je me penche sur la fosse, je regarde une dernière fois la bière du petit Riou, puis je dépose le bouquet de roses et de mimosa au bord du trou, dans la terre, et je m'en vais.

Mais Crenn n'est plus là.

J'appelle : “Crenn ! Crenn !”

Il est parti, vraiment, et je descends en courant le sentier bordé de pins.

Crenn est sur le quai, dans le canot de passage. Il n'a plus son bel air triste et fier, ses manières froides et sérieuses. Il est accroupi dans le fond du bateau.

“Tu le connaissais beaucoup ? me dit-il, quand déjà le rivage est loin derrière nous.

—Non, mais je l'aimais bien. Et toi, es-tu son parent ?

—Oh ! non ! Je suis venu comme ça, par idée, pour en voir up qui monte la colline. Mais, si j'avais su, je serais pas venu, bien sûr !